

XIII
LA *i* US



LA REVUE
ÉTUDIANTE EN
HISTOIRE ET
EN LETTRES
DE L'UQAR

Hiver 2020

Table des matières

- 5 Présentation
- 7 Histoire du cheval Canadien
Justin Dubé, Marie-Soleil Belzile et Maxime Bontemps
- 21 Marie Gérin-Lajoie et Elsie Reford :
deux visions féminines du Canada
Anthony Carrier
- 39 Toutes ces cendres qui encombrant nos mains :
l'écriture créative selon Raymond Carver
Anthony Lacroix
- 51 À propos de deux monnaies émises à Rome
à l'effigie du jeune Caracalla Auguste
Jérémy Gribaut
- 69 Compte rendu de Laurent Turcot, *L'histoire nous le dira*,
chaîne Youtube
Justin Dubé

À propos de deux monnaies émises à Rome à l'effigie du jeune Caracalla Auguste

JÉRÉMY GRIBAUT
Maîtrise en histoire

De la vie de l'empereur Caracalla (188-217), l'historiographie s'est particulièrement intéressée à quelques événements de son principat (211-217). Les historiens du droit antique analysèrent les nombreuses conséquences de la *Constitutio antoniniana* (212)¹, qui étendit la citoyenneté à tous les hommes libres de l'Empire romain. Les spécialistes de l'histoire économique étudièrent de près la réforme monétaire incarnée par la création de l'*antoninianus* (215)². Les excès de violence provoqués par les ires de l'empereur suscitèrent l'intérêt des papyrologues et des philologues : d'une part il y a eu le massacre des soutiens du coempereur Géta (211) à la suite de son meurtre par Caracalla³, d'autre part, la tuerie

1. François Zosso et Christian Zingg, *Les empereurs romains (27 av. J.-C.-476 ap. J.-C.)*, Paris, Errance, coll. « Hespérides », 1994, p. 73.
2. François Rebuffat, *La monnaie dans l'Antiquité*, Paris, Picard, coll. « Antiquité/Synthèse », 5, 1996, p. 221.
3. Selon les sources, cet événement aurait provoqué plus de 20 000 victimes rien qu'à Rome, nombre sans doute exagéré. Voir Cassius Dion, *Histoires romaines*, LXXVIII, 2, 2-4, éd. et trad. Earnest Cary, Londres/Cambridge, Loeb Classical Library/Harvard University Press, 1969, vol. 9, p. 281-283 ; Hérodien, *Histoire des empereurs romains*, IV, 5, 7, éd. et trad. Michel Casewitz et John Scheid, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La roue à livres », 1990, p. 117-118.

de la jeunesse alexandrine lors du séjour de l'empereur dans la cité égyptienne (215-216)⁴. Outre ces faits marquants, le règne de Caracalla possède d'autres caractéristiques moins évidentes à déceler, notamment sur le plan religieux. On assiste en effet à cette époque à un culte sans précédent pour le dieu lagide Sarapis de la part de l'empereur Caracalla.

L'étude des cultes égyptiens et de leur portée dans l'Empire romain a été ravivée dans les années 1970 par la contribution de certains spécialistes comme Michel Malaise⁵, puis fut abondamment commentée et enrichie par de nombreux auteurs de différents horizons sous la houlette de Laurent Bricault et Richard Veymiers, alors que le culte de Sarapis avait suscité jusque-là principalement l'attention des historiens de l'art⁶. Plusieurs générations de chercheurs ont ainsi contribué à notre connaissance des cultes isiaques que forment Isis, Sarapis, Anubis et plusieurs autres,

-
4. Jean-Claude Grenier, «Sarapis et le glaive de Caracalla», dans Pierre Sauzeau et Thierry Van Compernelle (dir.), *Les armes dans l'Antiquité: de la technique à l'imaginaire*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2003, p. 412; Adam Lukaszewicz, *Antoninus Philosarapis. Observations on Caracalla's Visit to the Serapeum of Alexandria (AD 215-216)*, Varsovie, Presses universitaires de l'Université de Varsovie, 1998, p. 88-89; Philippe Benoît et Jacques Schwartz, «Caracalla et les troubles d'Alexandrie en 215 ap. J.C.», *Études de Papyrologie*, 1948, n° 7, p. 17-33; Jérémy Gribaut, «La représentation de Sarapis sur les monnaies d'Alexandrie sous le principat de Caracalla», dans Dominique Moreau (dir.), *Master 2018: Histoire-Archéologie-Histoire de l'Art*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2020, p. 7-9.
 5. Michel Malaise, *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, Leyde, Brill, coll. «Études Préliminaires des Religions Orientales», 22, 1972, p. 157-243.
 6. John E. Stambaugh, *Sarapis under the Early Ptolemies*, Leyde, Brill, coll. «Études Préliminaires des Religions Orientales», 25, 1972, XII-102 p.; V. Tran Tam Tinh, *Sérapis debout: corpus des monuments de Sérapis debout et étude iconographique*, Leyde, Brill, coll. «Études Préliminaires des Religions Orientales», 94, 1983, 461 p.

dont la richesse des témoignages atteste de leur importance tout au long de l'Empire romain⁷. La dévotion de Caracalla pour la divinité Sarapis, si elle est bien connue, n'est étudiée que depuis peu de temps en dehors du seul prisme de l'histoire de la religion. Si cet angle permet d'entrevoir une facette du culte auquel adhérerait l'empereur, son étude croisée avec des sources variées (archéologie, épigraphie, papyrologie, littérature antique, numismatique) permet de dresser un portrait plus évocateur encore. À cet égard, le domaine de la numismatique s'avère particulièrement riche en enseignements.

Dans le cadre de cet article, deux types monétaires émis à Rome en 206 fournissent de nouveaux éléments concernant le temple de Sarapis dans la capitale et par extension l'origine de la dévotion dont fit preuve Caracalla tout au long de sa vie pour la divinité. Quel est l'apport de ces deux types monétaires à notre connaissance sur le temple de Sarapis à Rome et l'attachement de l'empereur Caracalla à Sarapis ? Après une brève présentation des origines de la divinité lagide et de la diffusion de son culte dans l'Empire romain, l'article propose une analyse et une interprétation des deux types monétaires qui seront appuyées par des sources diverses relatives au *Serapeum* (sanctuaire de Sarapis en latin) de Rome.

7. Pour ne citer que quelques-unes des références majeures de l'historiographie isiaque : Laurent Bricault et Richard Veymiers, *Bibliotheca Isiaca*, Bordeaux, Ausonios, coll. « Bibliotheca Isiaca », 2008, 2011 et 2014, 3 vol. ; Laurent Bricault et Richard Veymiers, « Quinze ans après. Les études isiaques (1997-2012) : un premier bilan », dans Laurent Bricault et Miguel John Versluys (dir.), *Egyptian Gods in the Hellenistic and Roman Mediterranean : Image and Reality between local and global*, Caltanissetta, Salvatore Sciascia editore, coll. « Supplemento a Mythos », 3, nouvelle série, 2012, p. 1-24 ; Jean Leclant et Laurent Bricault, *Recueil des inscriptions concernant les inscriptions isiaques (RICIS)*, Paris, De Boccard, 2005, 3 vol.

Sarapis et les empereurs romains

La dévotion de Caracalla pour le dieu alexandrin est sans équivalents chez les empereurs romains, mais cette divinité syncrétiste issue de l'Égypte lagide s'implanta dans l'Empire romain avec difficulté. Époux divin d'Isis, Sarapis possédait de multiples attributs dont les plus connus sont l'abondance et la fertilité, le caractère chthonien, la capacité de guérison des maux physiques et mentaux, en plus d'être reconnu comme le protecteur d'Alexandrie et du couple royal lagide. Son culte s'exporta progressivement dans tout l'Empire romain dès le 1^{er} siècle avant notre ère, notamment par les *negotiatores* (marchands) et les déplacements des troupes militaires⁸. La *gens isiaica* (autre nom pour les divinités du panthéon isiaque), plutôt mal reçue sous la dynastie julio-claudienne (28 av. J.-C.-68), devint graduellement très populaire chez les empereurs. Le principat de Vespasien (69-79) marqua la fin officielle des persécutions contre les fidèles isiaques, et Sarapis fut de plus en plus représenté sur les monnaies des ateliers monétaires de Rome, preuve de la dévotion des empereurs. Caracalla en est le parfait représentant à travers les sources épigraphiques d'Alexandrie qui reflètent son image publique⁹ : « maître de la terre, de la mer et du

8. Corinne Bonnet et Laurent Bricault, *Quand les dieux voyagent. Cultes et mythes en mouvement dans l'espace méditerranéen antique*, Genève, Labor et fides, 2016, p. 113-130 ; Michel Malaise, *Les conditions de pénétration et de diffusion des cultes égyptiens en Italie*, ouvr. cité, p. 362-365.

9. Étienne Bernard, « Les documents épigraphiques et Caracalla en Égypte », dans Franck Goddio (dir.), *Alexandrie, les quartiers royaux submergés*, Londres, Periplus, 1998, p. 143-152 ; Attilio Mastino, *Le titolature di Caracalla e Geta attraverso le iscrizioni*, Bologne, CLUEB, 1981, p. 72-73 ; Robert Turcan, *Les cultes orientaux dans le monde romain*, Paris, Les Belles Lettres, 1989, p. 94 ; Dieter Hagedorn (dir.), « Von kurios zu despotès, Eine Bemerkung zur Kaiser Titulatur im 3/4 Jhd », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, n° 39, 1980, p. 166-167.

monde habité, souverain de l'univers, aimé/adorateur¹⁰ de Sarapis, éternellement vivant, pieux Auguste».

La dévotion de Caracalla pour Sarapis
illustrée par l'iconographie monétaire

Caracalla, de son vrai nom Lucius Septimius Bassianus puis Marcus Aurelius Antoninus, figure à la fois comme un empereur autoritaire et un grand admirateur d'Alexandre le Grand, uniquement apprécié des soldats. À la mort de Septime Sévère qui régna de 193 à 211, Caracalla était destiné à corégner avec son frère cadet Géta, lui aussi Auguste depuis 209. Des mésententes et une haine mutuelle poussèrent cependant Caracalla à assassiner son frère après seulement un an de règne conjoint. Ce n'était pas sa première tentative puisqu'au cours de la campagne militaire de 209 en Bretagne contre les Calédoniens, Caracalla avait comploté contre son père également (qui lui pardonna) afin de prendre le pouvoir. À partir de 212, Caracalla, nouvel empereur régnant désormais seul, en profita également pour assassiner les soutiens de Géta et frapper ce dernier de *damnatio memoriae*, une pratique romaine visant à effacer toute trace d'une personne¹¹. Outre les événements majeurs mentionnés précédemment (*Constitutio antoniniana*, réforme économique, massacre d'Alexandrie), son règne se distingua par deux expéditions militaires, en Occident d'une part à la frontière du Rhin (213-214), puis en Orient (216-217) où il déclara la guerre au royaume des Parthes et trouva la mort en 217, trahi par ses propres troupes. Enfin, son adoration pour Sarapis fut sans commune mesure, comme le montre la numismatique.

10. Selon les différentes interprétations des traducteurs, le mot est à prendre soit à l'actif, « qui aime Sarapis », soit au passif, « qui est aimé de Sarapis ».

11. Cassius Dion, *Histoires romaines*, LXXVIII, 2, 2-4, ouvr. cité, p. 281-283.

En effet, l'étude iconographique des monnaies nous apprend que sous son règne et pour le seul cas de l'Asie mineure, les ateliers monétaires émettant uniquement des monnaies à l'effigie de Sarapis s'élevèrent à presque cinquante alors qu'il avait fallu attendre le principat de Trajan (98-117) pour voir apparaître les premières émissions à l'effigie de Sarapis dans cette région¹². Les émissions monétaires sous Caracalla prirent une cadence soutenue en Orient mais également à Rome, où de nouveaux types iconographiques apparurent, notamment entre 214 et 217¹³. À Rome (voir page suivante), ce sont deux types monétaires émis en 206, un denier¹⁴ et un as¹⁵, qui attirent l'attention¹⁶.

L'iconographie de ces monnaies représente une silhouette drapée et barbue avec *modius* sur la tête, main droite baissée et tenant un sceptre de la gauche. La divinité représentée se tient debout et plutôt de face (voir légèrement orientée vers la gauche) dans un édifice distyle, avec la légende IOVI SOSPITATORI. Ces deux monnaies sont répertoriées dans la base de données mise

-
12. Laurent Bricault, *Atlas de la diffusion des cultes isiaques (IV^e av. J.-C.-IV^e s. apr. J.-C.)*, Paris, De Boccard, coll. « Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, nouvelle série », XXIII, 2001, cartes XIII et XIV ; Laurent Bricault, « Sarapis au droit des monnaies provinciales romaines d'Asie mineure et de Thrace », dans *The Numismatic Chronicle. Coinage, Policy and Civic Life in the Roman Imperial Provinces at the end of the Severian Age (AD 218-244)*, Londres, Royal Numismatic Society, vol. 177, 2017, p. 217.
 13. Jérémy Gribaut, *La perception du culte de Sarapis à travers l'iconographie des monnaies pendant le Haut Empire romain : le cas des ateliers monétaires de Rome et d'Alexandrie*, mémoire de maîtrise, Lille, Université de Lille, 2018, p. 63-83.
 14. Harold Mattingly et Edward A. Sydenham, *Roman Imperial Coinage*. Vol. IV, part. 1. *Pertinax to Geta*, Londres, Spink and Son Ltd, 1936, p. 234.156.
 15. Harold Mattingly et Edward A. Sydenham, *Roman Imperial Coinage*. Vol. IV, part. 1. *Pertinax to Geta*, ouvr. cité, p. 289.472a.
 16. Sur ces notices numismatiques, les illustrations des monnaies ne sont pas à l'échelle. Les descriptions sont les miennes et non celles du catalogue de référence.



Denier (AR), Rome, 206

D/ANTONINVS PIVS AVG; tête aurée de Caracalla jeune tournée vers la droite.

R/IOVI (à l'exergue) SOSPITATORI; silhouette drapée et barbue avec *modius*, main dr. baissée et tenant un sceptre de la main g. dans un édifice distyle (temple?).

Bibli.: RIC IV, p. 234.156.



As (Æ), Rome, 206

D/M AVR ANTONINVS PIVS AVG; tête aurée de Caracalla jeune tournée vers la droite.

R/IOVI (à l'exergue) SOSPITATORI SC (dans le champ); silhouette drapée et barbue avec *modius*, main dr. baissée et tenant un sceptre de la main g. dans un édifice distyle (temple?).

Bibli.: RIC IV, p. 289.472a.

au point par Laurent Bricault¹⁷ et on les retrouve également sous forme de notices dans le volume IV du *Roman Imperial Coinage*, catalogue de référence en numismatique romaine. Cet ouvrage répertorie également un type monétaire sur *aureus*¹⁸ portant la même iconographie ainsi qu'un second modèle d'as portant au droit un portrait de Caracalla légèrement différent (avec égide)¹⁹.

Il semblerait également qu'il n'existe pas d'autre type monétaire à cette effigie ni d'émission semblable en dehors de Rome. Les descriptions du volume IV du *Roman Imperial Coinage* identifient Jupiter tenant un foudre et un sceptre dans un temple distyle. Laurent Bricault, pour sa part, en fait une autre interprétation : « La divinité, identifiée comme Jupiter *Sospitator* par la légende, est probablement également à identifier à Sarapis²⁰. » L'auteur spécialiste des cultes isiaques émet ensuite l'hypothèse dans son ouvrage de référence (*Sylloge Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*, SNRIS) que cette légende, signifiant Jupiter Sauveur, aurait pu servir à masquer le nom de Sarapis aux yeux des sénateurs de Rome, traditionnellement opposés aux cultes étrangers et régulièrement en conflit avec la famille impériale des Sévères²¹. Plusieurs éléments incitent à voir Sarapis au lieu de Jupiter : tout d'abord, le *modius* en latin ou *kalathos* en grec ancien, à l'origine un récipient servant d'unité de mesure à

17. Laurent Bricault (dir.), *Syllage Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*, Paris, De Boccard, coll. « Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres », XXXVIII, 2008, sur CD-ROM.

18. Harold Mattingly et Edward A. Sydenham, *Roman Imperial Coinage*. Vol. IV, part. 1. *Pertinax to Geta*, ouvr. cité, p. 234.156.

19. Harold Mattingly et Edward A. Sydenham, *Roman Imperial Coinage*. Vol. IV, part. 1. *Pertinax to Geta*, ouvr. cité, p. 289.472b.

20. Laurent Bricault (dir.), *Syllage Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*, ouvr. cité, sur CD-ROM, fiches Roma24a et Roma24b.

21. Laurent Bricault (dir.), *Syllage Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*, ouvr. cité, p. 194.

grains, s'impose comme le couvre-chef caractéristique de Sarapis, symbole de prospérité. Dans la partie occidentale de l'Empire romain, la divinité ne figure jamais sans cet attribut. Concernant la légende des types monétaires, IOVI SOSPITATORI (À Jupiter sauveur), elle semble complètement méconnue en dehors du corpus numismatique sous les Sévères²² : ni la littérature antique ni la documentation archéologique, papyrologique ou épigraphique ne mentionnent à ma connaissance cette épiclese, qui semble problématique pour plus d'un spécialiste²³.

L'importance du culte de Sarapis pour la dynastie des Sévères est bien attestée par les sources antiques qui rapportent que Septime Sévère, accompagné par la famille impériale, visita l'Égypte et séjourna à Alexandrie entre l'hiver 199 et le printemps 200. Il y est dit que l'empereur apprécia fortement cette étape : « Le voyage d'Égypte lui fit grand plaisir : le culte de Sérapis, la singularité des lieux et des animaux qu'ils produisent, piquèrent sa curiosité, et il en garda toujours depuis un agréable souvenir²⁴. » Il s'agit ici de la biographie de Septime Sévère, mais la mention de la présence de la famille impériale à ses côtés, de prime abord anecdotique, revêt en fait une certaine importance : le jeune Caracalla a nécessairement été en contact avec le culte de Sarapis au cours de ce séjour, supposant *a minima* une certaine influence. Donc, selon

-
22. Titulature répertoriée très tôt au nom de Jupiter : *Encyclopédie méthodique. Antiquités, mythologie, diplomatique des chartes, et chronologie. Tome troisième*, Paris, Panckoucke Libraire, 1740, p. 378 ; Henry Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain communément appelées médailles impériales, tome huitième*, Paris/Londres, Rollin & Feuardent, 1892 [deuxième édition], p. 396.
23. Erika Manders, *Coining Images of Power. Patterns in the Representation of Roman Emperors on Imperial Coinage, A. D. 193-284*, Leyde/Boston, Brill, coll. « Impact of Empire », 15, 2012, p. 102-107 et p. 106.
24. *Histoire Auguste*. T. premier. *Vie de Sévère*, XVII, éd. et trad. Florentin Legay, Paris, C. L. F. Panckoucke, 1844, p. 133.

Laurent Bricault, ces deux types monétaires émis à l'effigie du jeune Caracalla représentent au revers la divinité lagide dans un temple distyle, une hypothèse qui reste tout à fait plausible. Pour aller plus loin dans la démonstration, il peut être intéressant de confronter ces iconographies monétaires à un événement postérieur de quelques années assez méconnu et pourtant bien attesté : la construction du *Serapeum* à Rome.

L'apport des sources à l'iconographie monétaire

On sait par l'*Histoire Auguste*²⁵ que Caracalla fixa peut-être le culte de Sarapis au cœur de Rome, bien que la date reste inconnue. En effet, le chronographe rapporte que Caracalla ancre le culte d'Isis dans l'*Urbs*, tout en s'en étonnant puisqu'il avait déjà été implanté sous le règne de l'empereur Commode (180-192). L'auteur aurait-il confondu le culte d'Isis et celui de Sarapis ? Il faut noter que la portée symbolique et religieuse d'une telle mesure est significative : intégrer un dieu au sein du *pomerium*, les limites sacrées de la cité, revenait à le placer sur un pied d'égalité avec les divinités du panthéon romain. Cet argument, mal appuyé, trouve un soutien dans l'ouvrage majeur de l'archéologue Filippo Coarelli, le *Guide archéologique de Rome*²⁶, qui rappelle que le *Serapeum* de l'*Urbs* est connu par des dessins de la Renaissance²⁷. Dans son guide archéologique, l'auteur affirme que le temple fut bâti par Caracalla : « Le temple de Sérapis est mentionné dans l'*Historia Augusta* (Caracalla, 9) et sur une inscription qui en provient, découverte dans l'église

25. *Histoire Auguste*. T. premier. *Vie de Caracalla*, IX, ouvr. cité, p. 191.

26. Filippo Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, éd. Roger Hanoune, Paris, Hachette, coll. « Bibliothèque d'archéologie », 1994, p. 170 et 172.

27. Malgré mes recherches, je n'ai pas réussi à me procurer de reproductions de ces dessins.

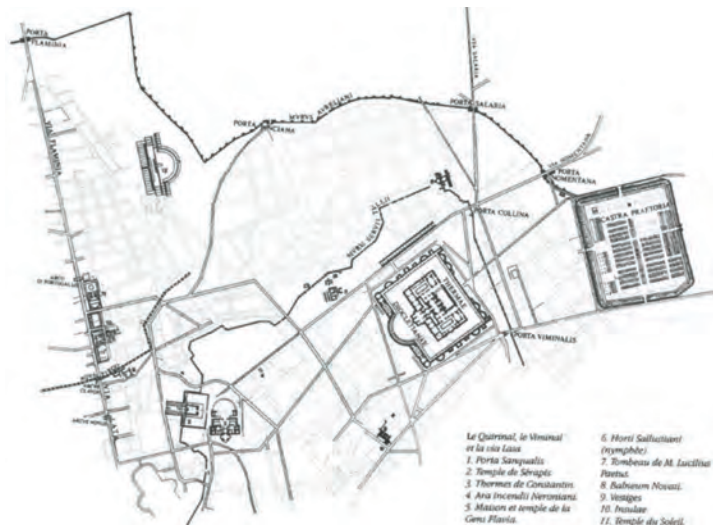
*S. Agata dei Goti*²⁸.» L'inscription qui est détériorée porte sur chaque face le texte suivant : « à Sérapis le sauveur, le dieu sous la protection duquel est la maison²⁹ ». Il est intéressant de noter que ce bloc de marbre porte l'épiclese de Sérapis le sauveur, faisant écho à la titulature des monnaies.

En se basant sur les dessins de la Renaissance, Filippo Coarelli interprète les dimensions du *Serapeum* : il s'agissait d'un édifice monumental de 135 mètres par 98, ce qui en faisait le temple le plus imposant de la cité avec le temple de Vénus et de Rome. Les colonnes devaient avoir un diamètre de deux mètres et une hauteur de 21,17 mètres. Le sanctuaire, sans doute inspiré du *Sarapieion* (sanctuaire de Sarapis en grec ancien) d'Alexandrie, possédait aussi un *mithraeum* en annexe, un sanctuaire consacré à la divinité Mithra. Selon Filippo Coarelli, les hauts murs de briques de soutènement de l'escalier d'accès au temple sont encore visibles aujourd'hui, sur le côté droit des jardins Colonna. Ce sont dans ces jardins d'ailleurs que furent retrouvés deux blocs de marbre de grandes dimensions qui en proviennent : un angle de fronton et un fragment de chapiteau de pilastre dans le style architectural sévérien (il est très proche de ceux utilisés pour le portique d'Octavie, reconstruit sous Septime Sévère). Si le *Serapeum* fut initialement interprété comme étant le temple du Soleil de l'empereur Aurélien (270-275), les régionnaires de Rome (ou le *Curiosum* et la *Notitia Urbis Romae*) infirment ce postulat. En effet, ces deux documents archivistiques sur la topographie de Rome au IV^e siècle³⁰

28. Filippo Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, ouvr. cité, p. 172.

29. Wilhelm Henzen (dir.), *Corpus Inscriptionum Latinarum*. vol. VI. *Inscriptiones Urbis Romae Latinae*, Berlin, De Gruyter, 1886, p. 573, 30. 797, 36.750.

30. Ralf Behrwald, « Les régionnaires de Rome : stratigraphies d'un texte », *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 150^e année, n° 2, 2006, p. 743-764.



Plan du Quirinal, Viminal et la *Via Lata*, *Guide archéologique de Rome*, p. 168.

mentionnent d'une part la « *Regio VII Via Alta: continet templum Solis et castra*³¹ », situant le temple d'Aurélien dans la région VII; d'autre part, ils distinguent cet édifice du *Serapeum*, l'appellation suivante en témoignant: « *Regio VI Alta Semita: Continet templum Salutis et Serapis*³² ». Filippo Coarelli confirme par ailleurs l'appartenance du temple de Sérapis à la région VI, qui intégrait les deux collines du Quirinal et du Viminal: « mais le plus imposant de tous était certainement le temple de Sérapis, construit par Caracalla, sur

31. Luigi Canina, *Indicazione topografica di Roma antica distribuita nelle XIV regione*, 1830, italien, Rome, s. l., 1841, p. 130.

32. Luigi Canina, *Indicazione topografica di Roma antica distribuita nelle XIV regione*, ouvr. cité, p. 113.

des pentes occidentales de la colline [du Quirinal], entre la *piazza della Pilota* et le *piazzale del Quirinale*³³ ».

Interprétation des données

Au vu des arguments précédents, il semble plausible de voir dans l'iconographie des revers de ces monnaies la représentation figurative du temple de Sarapis de Rome. L'année 206, date d'émission des monnaies, peut être associée à la date de consécration et d'ouverture du temple après plusieurs années de travaux, qui auraient pu débiter au retour de la famille impériale à Rome au printemps 200. Si tel fut le cas, la construction en six ans d'un tel monument relève presque de l'exploit. Mais rien ne permet d'affirmer que les travaux débutèrent bien à cette date. En revanche, aucune autre monnaie émise à Rome sous le principat de Caracalla (211-217) ou même datant du principat de Septime Sévère (193-211) ne représente de manière plus explicite la consécration de l'édifice³⁴, et il semble invraisemblable que l'événement n'ait pas été commémoré par une émission monétaire.

Néanmoins, le regretté Marcel Le Glay situait la construction de l'édifice vers 215, après le séjour funeste de Caracalla en Égypte³⁵; le savant relatait notamment l'importance du syncrétisme naissant entre Sarapis et Sol-Hélios. La proposition est intéressante, puisque c'est en effet au retour d'Égypte que Caracalla

33. Filippo Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, ouvr. cité, p. 170.

34. Jérémy Gribaut, *La perception du culte de Sarapis à travers l'iconographie des monnaies pendant le Haut Empire romain*, ouvr. cité, p. 63-78; Laurent Bricault (dir.), *Syllage Nummorum Religionis Isiacae et Sarapiacae*, ouvr. cité, sur CD-ROM.

35. Marcel Le Glay, « Sur l'implantation des sanctuaires orientaux à Rome », dans *L'Urbs : espace urbain et histoire (I^{er} siècle av. J.-C. - III^e siècle ap. J.-C.)*, Actes du colloque international de Rome (8-12 mai 1985), Rome, École française de Rome, coll. « Publications de l'École française de Rome », 98, 1987, p. 551.

«s'appropriä» Sarapis et qu'il fit en effet émettre dès 215 une quantité considérable de monnaies à l'effigie de la divinité. Néanmoins, certains éléments ne concordent pas: d'abord, il est plus probable que l'empereur quitta Alexandrie vers la fin du mois d'avril 216, puisqu'Adam Lukaszewicz³⁶ mentionne dans ses travaux une dédicace en l'honneur de Caracalla faite par la cité, à l'initiative de deux grands prêtres. Celle-ci est datée du 11 mars 216 et il semble improbable qu'une telle dédicace³⁷ ait été rédigée après le massacre, à moins que, comme le précise Adam Lukaszewicz, il ne s'agisse d'un texte officiel justifiant l'acte comme un choix difficile et nécessaire au salut de la cité. Le massacre proprement dit eut sans doute lieu en avril, soit pendant, soit après les *Sarapia*, fêtes célébrant «la dimension politique liée à la divinité [Sarapis] et l'incarnation de la puissance royale» selon les mots de Chris Rodriguez³⁸. Cela signifie que le *Serapeum* de Rome ne put être construit vers 215, ni probablement plus tard: en mai 216, Caracalla était à Antioche³⁹ et il mourut moins d'un an plus tard, en avril 217; la construction du temple dans un si court laps de temps semble relever de l'irréalisable.

Ensuite, parmi la très forte production de types monétaires à l'effigie de Sarapis entre 215 et 217 dans la ville de Rome, aucun

36. Adam Lukaszewicz, «Alexandrie sous les Sévères et l'historiographie», dans *Egitto e storia antica dall'ellenismo all'età araba. Bilancio di un confronto*, colloque international de Bologne (31 août-2 septembre 1987), Bologne, CLUEB, 1989, p. 491-496; Adam Lukaszewicz, «Remarques sur les rapports entre les élites urbaines de l'Égypte et la dynastie des Sévères», *The Journal of Juristic Papyrology*, n° 24, 1994, p. 91.

37. François Kayser, *Recueil des inscriptions grecques et latines (non funéraires) d'Alexandrie impériale (r. ur. ap. JC.)*, Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 1994, inscription n° 14.

38. Chris Rodriguez, «Caracalla et les Alexandrins: coup de folie ou sanction légale?», *The Journal of Juristic Papyrology*, n° 42, 2012, p. 232-233.

39. Chris Rodriguez, «Caracalla et les Alexandrins: coup de folie ou sanction légale?», ouvr. cité, p. 234.

ne représente la divinité dans une façade d'édifice, que l'on pourrait associer au temple de la divinité. Le dieu est uniquement représenté trônant ou debout, avec divers attributs et accompagné de Cerbère⁴⁰. Donc, au contraire des types monétaires de 206 discutés dans cet article, l'hypothèse de Marcel Le Glay ne justifie pas l'absence de façade distyle sur les monnaies de Rome à partir de 215, alors que la construction d'un tel édifice aurait mérité une célébration de l'événement par une iconographie monétaire spécifique. On peut donc émettre certaines réserves sur cette interprétation.

Se pose alors la question de l'identité du commanditaire de l'édifice : en effet, les sources littéraires suggèrent que l'opération aurait pu être l'œuvre de Septime Sévère qui, si l'on en croit l'*Histoire Auguste*, apprécia le voyage à Alexandrie. Cette hypothèse est confortée par les observations de Filippo Coarelli qui, dans le *Guide archéologique de Rome*, relève la forte similitude entre l'architecture d'un des blocs de marbre ayant appartenu au temple, celui en forme de chapiteau de pilastre, et des modèles de chapiteaux ayant servi dans des structures bâties sous le principat de Septime Sévère⁴¹. Néanmoins, les types monétaires portant au droit l'effigie du jeune Caracalla tendent à prouver le contraire. Notons simplement qu'à cette date, Caracalla est déjà Auguste depuis huit ans, qu'il est destiné à régner sur l'Empire romain et qu'il possède les moyens politiques nécessaires pour mener une telle entreprise. De plus, le témoignage de l'*Histoire Auguste* pourrait suggérer l'hypothèse que c'est bien le culte de Sarapis que Caracalla fixa dans la capitale, et non celui d'Isis, présent depuis plusieurs décennies.

40. Jérémy Gribaut, *La perception du culte de Sarapis à travers l'iconographie des monnaies pendant le Haut Empire romain : le cas des ateliers monétaires de Rome et d'Alexandrie*, ouvr. cité, p. 63-78 et 89-90.

41. Filippo Coarelli, *Guide archéologique de Rome*, ouvr. cité, p. 172.

Pour sa part, Filippo Coarelli avance que c'est bien Caracalla qui ordonna la construction du temple, mais sans apporter d'éléments plus précis sur sa datation.

★★★

Conçus en 206, les types monétaires étudiés dans cet article comportent une iconographie unique ne présentant aucune similitude avec les iconographies monétaires romaines émises entre 193 et 217. Donc ces monnaies ont probablement été émises pour commémorer la consécration du sanctuaire, car il semble invraisemblable qu'aucune monnaie n'ait été produite à cette occasion. Le jeune Caracalla étant, d'une part, Auguste depuis 198 et, d'autre part, représenté au droit de ces types monétaires émis en 206, il est probable qu'il fut à l'origine de cet événement au cours de cette année. En revanche, la date du début des travaux reste inconnue, mais on peut supposer qu'elle ne put être antérieure au début de l'année 200, lorsque la famille impériale retourna dans la capitale après le séjour égyptien. Il n'est pas certain que Caracalla commandita les travaux (car il pourrait aussi s'agir de son père), mais c'est fort probable : pour rappel, il figure comme l'empereur le plus séduit par le culte de Sarapis, comme en attestent différents événements de son principat. Pour exemple, la dédicace du glaive fratricide à la divinité ptolémaïque dans le *Sarapieion* d'Alexandrie s'impose d'emblée⁴². Également, l'analyse de Laurent Bricault concernant l'identité de la divinité représentée sur ces types monétaires convainc : la présence du *modius*, caractéristique de Sarapis, ne laisse planer aucun doute.

Néanmoins, il serait intéressant de relever d'autres occurrences, en dehors de la documentation numismatique, de l'épiclèse

42. Cassius Dion, *Histoire Romaine*, LXXVIII, 23, 2-3, ouvr. cité, p. 335-336.

Iovi Sospitatori, ce qui pourrait témoigner de l'existence de la divinité Jupiter Sauveur, ne manquant pas d'enrichir et diversifier les hypothèses. En l'absence d'informations supplémentaires sur cette divinité, il est cohérent d'y voir un subterfuge comme l'a proposé Laurent Bricault, puisque l'épiclèse de Sérapis le sauveur est pour sa part bien avéré sur un bloc de marbre ayant appartenu au *Serapeum* de Rome, comme nous l'avons vu précédemment.

Pour leur part, les deux types monétaires examinés fournissent probablement une datation absolue de la consécration du *Serapeum* de Rome par le jeune Caracalla Auguste, mais le débat reste ouvert concernant la date exacte du début des travaux ou même sur la date d'édification proposée par Marcel Le Glay ; les éléments actuels ne permettant pas de statuer pleinement sur cette question, la proposition de l'an 200 nécessite d'être appuyée par d'autres sources, archéologiques notamment.